



Vladimir de Gmeline  
La concordance  
des temps



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN





## La concordance des temps

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi  
BP 521 - 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN: 978-2-268-08483-1  
ISBN pdf: 978-2-268-08623-1

Vladimir de Gmeline

# La concordance des temps

Roman

éditions du  
**ROCHER**



*Pour Mathilde et Igor*

*À Patrice Franceschi, un capitaine très important*

## Du même auteur

*Les 33 Sakuddei*, éd. Jean-Claude Lattès, 2000.

*Les mystères de la Sungäi Bai*, éd. Jean-Claude Lattès, 2000.

*Als dass Kind Kind war,  
wusste es nicht, dass es Kind war.*

*Quand l'enfant était enfant,  
Il ne savait pas qu'il était un enfant.*

Peter Handke<sup>1</sup>

---

1. «Chanson de l'enfance» dans *Les ailes du désir*, film de Wim Wenders (Scénario et dialogues de Peter Handke et Wim Wenders), 1987.



## PROLOGUE

**A**u fond de la barque, il n'y a plus que de l'eau stagnante, quelques feuilles collées au bois humide et un morceau de banc cassé. Cela fait combien de temps qu'il dérive comme ça? Allongé sur le dos, il essaye de ne pas trop bouger. Mal partout, des courbatures, de la fièvre et le soleil blanc qui vient lui frapper les yeux quand il arrive à les ouvrir. Il a moins froid maintenant.

Pendant des heures Philippe a grelotté, prostré, trempé sous la pluie qui crépitait. Une ou deux fois, il a réussi à lever la tête, essayé de comprendre où il en était. Mais on ne distinguait même plus les berges. Du vert, du gris, et du noir aussi, quand un tronc emporté par le courant manquait de le percuter. Certains avançaient lentement, lourds et menaçants. D'autres passent à pleine vitesse. Il ne pourrait pas les éviter.

Plus de temps, plus de repères. Sauf quand la nuit est tombée. Il devait être six heures, alors. Impossible de s'arrêter. Pas l'envie, pas la force, aucun matériel, et surtout il ne faut pas, il doit partir loin, le plus loin possible, redescendre la rivière coûte que coûte. Le seul geste qu'il arrive à faire est un geste de survie pure. Un effort de volonté démesuré, lever cette main, puis ce bras qui pèse une tonne, pour réussir à écoper un petit peu, évacuer l'eau de pluie qui s'accumule et alourdit l'embarcation. Il n'a plus aucune force et doit se concentrer pour ne pas lâcher la poignée du récipient, crisper des doigts crevassés et plein d'échardes, tremblant. Survivre maintenant, pour ne pas oublier

avant, pour continuer après. Le bras retombe ensuite, lourd. Lui, épuisé, haletant, au bord de l'évanouissement. Mais la nausée ne le lâche pas, il ne peut même pas perdre connaissance, se reposer un peu comme ça. À un moment, la pluie s'est arrêtée. Il a espéré que cela soit juste avant le lever du jour. Mais il restait encore du temps, un temps interminable à supporter la morsure du froid sur la chair et les os, le tissu incrusté dans la peau, secoué d'interminables spasmes. La jungle était emplie du croassement entêtant des crapauds-buffles. Les autres animaux s'étaient cachés.

Toutes les odeurs remontent, la boue, l'humus, la pourriture et la lourdeur de l'air. Si un crocodile retourne la barque, c'est fini. Et encore, il continue de se dire que dans les pires situations, on trouve toujours des ressources. Il le sait par expérience, il a appris à croire à cet instinct, à faire confiance à son corps et à ses muscles, à lâcher prise. Être sur le qui-vive, mais ne pas se laisser envahir par son imagination. Il essaye de se raccrocher au bonheur, aux longues soirées d'hiver, au salon lumineux et au sourire de ses enfants, mais ces évocations ne font que renforcer sa solitude, l'affaiblissent et il doit les chasser pour se concentrer sur sa rage, sa colère. Il ne lui reste plus que ça, s'énervier de l'intérieur pour supporter son impuissance.

Maintenant que le soleil l'a séché, que la fièvre est un peu retombée, il peut à nouveau s'abandonner à ces images. Il réussit à s'allonger sur le dos et à se détendre, se surprend à sourire doucement. Il est vivant, ses muscles se relâchent, il voit le parc le dimanche, la douceur du printemps, les vélos et les toboggans. La nausée commence à passer, et maintenant il entend les cris des singes dans les grands arbres, leurs bonds de branche en branche. Doucement, il s'endort.

Combien de temps cela dure-t-il ? Quelques minutes, ou bien deux heures, il ne sait pas, mais le soleil tape dur et il a soif.

C'est un cauchemar qui l'a réveillé, un mélange de tout ce qu'il s'est passé ces derniers jours. Pas le temps d'avoir peur. L'action, la fuite, s'en sortir à tout prix. Si, une seule peur, celle de ne pas être à la hauteur. Celle de ne pas être celui qu'il voulait, ou croyait être. Il ne s'en sort pas trop mal, finalement. Il réussit à se redresser, à s'accrocher des deux mains au plat-bord. L'eau verte et ses petits remous le long de la coque. Il continue à descendre le courant, plus vite qu'il ne le pensait. Il essaye de vomir. Rien. De toute façon il n'a rien mangé depuis deux jours. Il retombe. Où sont les autres ? Noir.



## CHAPITRE 1

Un mois avant, dans une ville côtière du sud de Bornéo. C'est incroyable, un ventre comme ça. À chaque fois qu'il lui fait l'amour, c'est la première chose qui lui vient en tête. Il n'en revient pas. Plat, dur, et le petit triangle blanc du maillot de bain, son sexe qu'il pourrait lécher pendant des heures. Quand il la pénètre, il a l'impression de découvrir un monde nouveau, un univers qui l'emplit tout entier. Mélange d'extrême lucidité et de complet abandon. Cyril joue serré, dans cette histoire...

Ils parlent souvent, après. Pas tout de suite, il leur faut du temps pour redescendre. Lui se sent parfaitement bien. Presque. Il sait que cela ne durera pas. Ces instants de perfection et d'absolu ne sont qu'une parenthèse. Après, il reprendra sa vie.

Elle, elle semble perdue. Des taches de rousseur sous les pommettes, ses paupières baissées qui se rouvrent lentement à mesure qu'elle reprend son souffle. De toutes petites rides au coin de ses yeux vert et gris, la pupille encore dilatée, rappellent que Catherine approche la quarantaine. Un corps d'adolescente anéanti sur les draps blancs, qu'il caresse sans penser à rien. Il y a quelques minutes, elle frémissait sous ses caresses. Maintenant, elle ne réagit plus, anesthésiée. Et puis, lentement, elle sort de sa torpeur et lui sourit. Elle relève un bras, pose son poignet sur son front pour se protéger du soleil qui perce à travers les rideaux. Il est bien accro. Et pas sûr de contrôler la situation. Il sent qu'elle aussi commence à perdre pied. Ils ont cru maîtriser, évidemment,

mais tout ça commence à leur échapper.

Le sourire de Catherine est à la fois timide et confiant. C'est un peu étrange de voir cette fille, qu'il a imaginée inaccessible, s'abandonner de cette manière. La lumière joue à travers les persiennes, un souffle d'air tiède, celui qui vient après l'averse, fait bouger les rideaux à côté du lit. Elle semble vouloir dire quelque chose, mais s'arrête juste avant avec un petit sourire amusé. Elle regarde le plafond, réfléchit sans doute à ce qui a failli lui échapper.

– Maria sera là dans une demi-heure. Il vaut mieux que tu sois parti avant.

– C'est ça que tu voulais me dire ?

Il est toujours couché sur le côté, détaille son profil, ses grands cils noirs qui ont cligné doucement lorsqu'il a posé sa question. Elle ne répond pas.

– Bien ? Ou pas bien ? Quelque chose d'important ?

Elle se tourne à nouveau vers lui. Elle a les deux mains jointes, serrées contre sa poitrine.

– Tu crois que j'ai quelque chose d'important à te dire ?

Son cœur se met à battre un peu plus vite. Il espérait et redoutait ce moment, mais elle pourrait aussi bien lui dire qu'elle le quitte, que leur histoire est finie. Il ne pourrait rien faire.

– J'en sais rien. Peut-être.

Son sourire s'agrandit, il y a un moment de silence, un temps qui lui apparaît à la fois très long et très court, où il se sent suspendu au-dessus du vide.

– Peut-être... Sûrement même. Mais je ne te le dirai pas. Tu es déjà assez sûr de toi comme ça.

Elle se trompe, évidemment. Il y a pas mal de domaines où il a confiance en lui, mais il a dû dominer ses peurs. Plus un type a l'air serein, plus souvent il s'est confronté à ses angoisses

intimes. On se construit comme ça, petit à petit, sur des fêlures, des manques qu'il a fallu combler. Les balèzes sont souvent des enfants perdus. Pour l'amour, cela paraît plus compliqué. Il sait escalader des montagnes et traverser des rivières, mais chaque nouvelle histoire le met, nu et neuf, face à la même vieille question : est-ce que je mérite d'être aimé ? À force de petites victoires, il s'est rendu compte qu'il n'était pas exclu du jeu. Il est même arrivé que tout corresponde presque parfaitement. Deux ou trois fois, il est tombé sur la bonne, et puis après il ne sait pas trop comment il a fait son compte, il s'est retrouvé tout seul, ça a lamentablement foiré. Une Espagnole, avec laquelle il a failli ouvrir un restaurant à Barcelone. Il repense souvent au bleu de la mer et aux collines qui dominaient la ville. D'elle, il garde le souvenir de ses petites robes rouges, de son enthousiasme, de son envie de réussir avec lui, de leurs nuits dans des *bodegas* surchauffées au sol glissant, d'une chambre qui donnait sur une ruelle étroite. Le bruit des moteurs s'éloignant dans l'obscurité, l'odeur du sel.

Ces deux ou trois fois-là, l'avenir était possible. Il est parti, à l'époque parce qu'il pensait que la vie était ailleurs, qu'il avait d'autres choses à faire, l'aventure et tout ce cortège de conneries. Et maintenant que c'est sérieusement mal barré, il a furieusement envie d'y croire. Pour elle, il n'en sait trop rien, c'est le genre de question qu'on n'a pas trop envie de poser, la réponse fait peur. Il voit que ses résistances ne sont pas morales, mais il y a des convenances, une position sociale, la peur de faire souffrir.

En se levant pour aller prendre une douche, il se sent anormalement léger. Son horizon s'est élargi et il le ressent jusque dans son corps, sa manière de se mouvoir, de sentir. Des odeurs qui ne lui inspiraient plus rien depuis longtemps, auxquelles il s'était habitué, lui reviennent aujourd'hui avec une texture nouvelle, de brusques et fugitives réminiscences. Le plus souvent, ce sont

l'adolescence, ses mondes ouverts, l'espoir d'une vie pleine et dense, de matins merveilleux, de paysages inconnus et familiers. C'était avant l'âpreté des premières années de l'âge adulte, puis des vingt qui ont suivi. Désillusions, obstacles, efforts, conflits, errance. Une belle carrière, des missions, des médailles.

Après, vers trente-cinq ans, il a vendu ses services. Très bien vendu. Aucun problème de reconversion. De la sécu, mais aussi quelques trucs un peu plus chauds. C'était un de ses rêves de gamin, le bâton de maréchal de son panthéon des grands baroudeurs, ce qu'il est devenu aujourd'hui. Il n'aurait pas pensé que ce secteur allait se développer à ce point et offrir de telles opportunités. Moins artisanal que du temps des anciens, moins folklorique, moins pur peut-être, et aussi un peu trop phagocyté par les Anglo-Saxons. Il y en a partout, Anglais, Américains, Australiens, Sud-Africains, Néo-Zélandais, il faut se faire sa place, mais pour un profil comme le sien ça n'a pas été un problème. La boîte pour laquelle il bosse ici, c'est le rêve de pas mal de monde. Le pétrole, le gaz, des sites un peu partout et des salaires royaux. En Birmanie, ils ont eu quelques soucis avec des mouvements de résistance, on les a accusés d'avoir collaboré avec la junte militaire au pouvoir, soupçonnée d'avoir déplacé des populations pour permettre l'installation de l'usine. Il y a eu des tirs de roquette sur le site, on a raconté que c'était la société de sécurité qui avait monté le coup pour surévaluer le risque et facturer un max. Il a fallu faire face aux campagnes de presse, et ces histoires tombaient pile au moment où on leur reprochait de prendre leurs aises avec la préservation de l'environnement. Avant d'être nommé ici, à Balitan, une petite ville de la côte sud-est de Bornéo, Éric Delière, le mari de Catherine, dirigeait le site de Birmanie. Sa gestion de l'affaire lui a rapidement fait prendre du galon. Il s'en est plutôt bien tiré. À quarante-cinq ans c'est une des étoiles montantes du groupe.

En tant que responsable de la sûreté du site, Cyril participe à la sélection des Européens qui viennent bosser avec lui. Il se retrouve souvent en terrain de connaissance, avec des gars qu'il a croisés, des copains, beaucoup de cooptations. Après, c'est une autre histoire. De l'extérieur, les gens croient à la grande solidarité des miloufs, la super-camaraderie des soldats d'élite forgée au combat. En fait, la plupart du temps, c'est chacun pour sa gueule, panier de crabes et compagnie.

Tout ça lui pèse maintenant. Il a envie de sortir de ce petit milieu, où tout le monde se connaît, où les mêmes histoires et les mêmes personnages reviennent sans arrêt. À travers la lucarne entrouverte au-dessus de la douche, il voit les branches des arbres se balancer, le ciel blanc des tropiques. Malgré les apparences de la liberté et de l'indépendance, sa vie a fini par coller à des schémas, à une voie elle aussi toute tracée et à des envies qui ne sont plus les siennes. Il se rend bien compte que l'aventure n'a plus sa place dans tout ça. Du super-gardiennage à l'autre bout du monde.

Où sont passés l'inconnu, l'incertitude, le plaisir de la découverte et le bonheur des horizons nouveaux, la fraîcheur des cailloux dans l'aube poussiéreuse, la fatigue, les meurtrissures et la faim? Et tout cela, s'il l'a eu parfois, l'a-t-il si fortement désiré? Toujours fuir, chercher ailleurs, refuser ce que les autres envisagent sereinement. Le repos, le calme, la famille, l'amour. Maintenant, peut-être, c'est cela qu'il veut. Et peut-être depuis toujours en réalité, peut-être que tous ces rêves n'en étaient pas vraiment, juste une comédie qu'il se jouait à lui-même. Car au fond, qu'a-t-il vraiment aimé, sinon ces soirées d'hiver alors qu'il était étudiant, Paris la nuit, le froid lorsqu'il sortait de la salle de sport, vidé, serein, toute violence évacuée, la pâleur des lampadaires et le crachin flottant dans leur lumière bleutée? Le reste, c'était du bonus, de beaux suppléments de vie, mais qui

finalément l'ont éloigné de lui-même. Pourtant, il ne peut renier les ponts des bateaux, leur chaleur écrasante et huileuse, cette respiration arrachée à la promiscuité des coursives, le scintillement des vagues de l'océan indien.

– Tu rêves à quoi ?

Elle s'est postée dans l'encadrement de la porte. Elle attend une réponse, mais il se contente de la regarder, en lui souriant, ils n'arrêtent pas en fait, ils passent leur temps à se sourire, fascinés l'un par l'autre. Ils doivent faire de gros efforts pour se retenir une fois qu'ils se retrouvent à l'extérieur.

– Je peux venir avec toi ? lui demande-t-elle.

– Où ça ?

– Sous la douche... Pas au boulot, ça ferait désordre.

Il a encore envie d'elle. Plusieurs fois, il l'a prise comme ça, debout, avec le jet brûlant qui rebondissait sur leur peau et éclaboussait les parois. À présent, elle vient souvent se blottir contre lui, sans rien dire, la tête posée sur son épaule. Le sexe pur permet de conserver une certaine distance, ces limites sont en train de voler en éclats.

Mais aujourd'hui, elle est plutôt d'humeur enjouée, débarrassée du désir et du besoin de tendresse qu'il ressent parfois chez elle. Elle a cette sérénité joyeuse et dangereuse de celle qui se sent simplement bien, mais pas avec celui qu'il faudrait. Tout ça peut basculer à n'importe quel moment.

– Tu fais quoi aujourd'hui ? demande-t-il en se séchant, jetant un coup d'œil furtif à la glace en se disant qu'il commence à grossir.

– Plage. J'ai rendez-vous vers midi avec Virginie et Sophie. On est mercredi, les enfants ne vont pas à l'école.

– Moi, j'ai ma tournée à faire, je vois Medan, le type de Balitan Security. Il veut augmenter ses tarifs, il essaye de me faire

croire à des histoires de pirates qui auraient des vues sur des sites de la côte. Faut que je lui remette les idées en place. Il y a cette conférence ce soir, les types qui vont explorer les grottes dans les montagnes du Nord, j'imagine que tu y vas...

– Bien obligée. Pour une fois qu'il y a un truc un peu marrant ici. Ça change du passage des pontes de la boîte et des conférences des organisations écologistes. Mes copines sont surexcitées, elles ont croisé deux des mecs hier soir à la piscine, elles ne s'en sont toujours pas remises.

Lui aussi a croisé un de ces types la veille, en ville. Il s'en est remis, mais ça lui a fait bizarre. Pas un ennemi, mais pas vraiment un de ses potes non plus. Ça remonte à sept ou huit ans, juste avant qu'il ne parte dans le civil. Visiblement, le gars en question a quitté également. Son nom, lorsqu'il l'a vu sur la liste de l'équipe, ne l'a pas frappé. C'était un petit jeune, à l'époque, il ne l'avait pas directement sous ses ordres. Il faisait partie d'un autre groupe, il y avait eu quelques soucis de méthode et de coordination, des tensions comme cela arrive souvent, mais rien de très grave. Et comme d'habitude, ça avait dû bavasser. Des regards, des conversations à l'écart, dans ces cas-là c'est toujours les chefs qui prennent, classique. Il avait fait la même chose, avant.

Pas la peine de lui en parler. Elle ne connaît pas vraiment sa vie, elle lui pose des questions, mais il reste évasif. Pour se protéger, pour entretenir le mystère. Cette discrétion excite les filles, elles se racontent des histoires, et du même coup cela permet de ne pas ouvrir les vannes. En ne racontant rien, ou presque, on court moins le risque de dériver sur des épisodes et des aspects moins glorieux.

Ils sont tous comme ça. Ce que les gens considèrent comme de l'héroïsme n'est jamais loin du pas forcément avouable, du pas si glorieux que ça. Et qu'à chaque phase d'enthousiasme, d'action,

de rush d'adrénaline et de reconnaissance, succède une période de vague abattement, de déprime légère et parfois de vraie dépression pour certains. C'est pour ça qu'il faut recommencer.

– Je viendrai aussi. Ils ne se lancent pas dans un truc facile. Jacques est parti prospecter dans la zone ce matin, il connaît bien le coin. C'est dommage qu'il ne soit pas là ce soir d'ailleurs, il aurait pu repousser son départ d'un jour ou deux.

– Justement, je crois que c'est un peu son truc... Il veut garder ça pour lui.

– C'est con... Il ne descend pas au fond des grottes, ça n'a aucun rapport. C'est toujours plus sympa de donner un ou deux tuyaux, franchement ils ne sont pas en concurrence.

– C'est lui, le baroudeur ici, ça l'ennuie peut-être de voir qu'on vient marcher sur ses plates-bandes. Il préfère s'absenter plutôt que d'avoir à se comparer.

– Je trouve ça naze. Tu vois, tu me dis : « C'est lui, le baroudeur ici », je suis pas obligé de bien le prendre... Je m'en fous, je suis pas là pour me comparer et rentrer dans des bagarres de petits coqs, à mettre mon ego en avant et à essayer de savoir lequel a la plus grosse.

– Mais c'est toi qu'a la plus grosse, bien sûr, lui murmure-t-elle en se collant contre lui et en le caressant alors qu'il termine de se rhabiller.

– C'est malin...

Elle s'écarte, les bras accrochés autour de son cou, le visage levé vers lui :

– T'es vexé...

– Mais non.

– Si, t'es vexé.

– Non, je te dis que j'en suis plus là. J'ai pas besoin de me comparer aux autres, j'ai passé l'âge et je sais ce que je vau. J'ai

rien à prouver.

Il s'arrête et semble réfléchir un instant :

– En fait si. On a toujours quelque chose à prouver. On n'a jamais fini.

Il part par l'arrière de la maison. Le jardin, la porte métallique, et le petit bois. Il vient toujours à pied. Si on l'appelle, il a calculé, il peut être à son bureau en trois minutes.